

Zeitschrift: Hebamme.ch = Sage-femme.ch = Levatrice.ch = Spendrera.ch
Herausgeber: Schweizerischer Hebammenverband
Band: 108 (2010)
Heft: 12

Artikel: "Je n'ai pas regretté une minute ce choix"
Autor: Brauen, Ruth
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-949696>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EDITORIAL

Ce mois-ci, nous avons l'honneur – et le plaisir – de lire les histoires de vie de sages-femmes de caractère et d'expérience. Ce sont des témoignages capitaux pour les jeunes – et moins jeunes – de la profession.



De par leurs exemples, elles nous offrent une source de motivation, d'encouragement dans notre profession toujours en mouvement. Leurs récits montrent aussi qu'en l'espace de 40 ou 50 ans, il s'en passe des choses... pour le meilleur (selon les plus optimistes) comme pour le pire (pour les plus pessimistes). Par ailleurs, leurs témoignages indiquent que la «base» du métier – à savoir le souci d'accompagner la femme au mieux et la surveillance scrupuleuse de la physiologie – reste constante.

La vision du métier de nos aînées est importante et leurs conseils bienvenus. A nous, qui prenons leur relais d'être un «bâton de pèlerin» ou un «maillon de la chaîne», soyons dignes de ces femmes magnifiques qui nous ont précédées. Osons bousculer et augmenter l'efficacité de notre si beau métier. Il me semble que nous le devons aux femmes dont nous nous occupons.

Enfin, sachez encore qu'au moment d'achever cet éditorial, je me sens particulièrement touchée, car j'ai pu être en contact personnel avec certaines d'entre elles. Elles m'ont été très aidantes dans mon ambition professionnelle et je les en remercie vivement.

A tous et à toutes, je souhaite une bonne lecture et de belles fêtes de fin d'année, pleines de joie et de belles rencontres.

Edith de Bock Antonier

«Je n'ai pas regretté une minute ce choix»

Lorsque j'ai terminé mes études d'infirmière, je m'étais juré que je ne remettrais pas un pied ni en obstétrique ni en gynéco! Comportement bizarre autour des femmes enceintes ou ayant accouché: je n'y comprenais rien ou pas beaucoup! Onze ans plus tard, je commençais mes études de sage-femme à Londres. Et depuis, je n'ai pas regretté une minute ce choix.

Ruth Brauen

diplômée sage-femme en 1975, présidente FSSF de 1992 à 1997, représentante régionale (de la FSSF) au sein de l'ICM pour la Région Europe Francophone de 1992 à 2006

Mes relations avec la jeune génération me semblent avoir été relativement bonnes. Et elles le sont encore. À l'époque de ma propre formation, les «anciennes» n'étaient pas toujours sympas avec nous, les jeunes, et je m'étais juré que je ne serais pas comme elles. Donc, lorsque j'ai terminé mes études à Londres, j'ai pu me mettre dans l'ambiance: en 1976, en Suisse Orientale, où existait un Doptone, mais pas de CTG et pas de gynéco, mais tout de même des médecins très doués dans leur art.

Après une année, on m'a demandé de prendre la responsabilité d'une maternité privée à Lausanne. Là, à nouveau, je redécouvre ce qui m'avait fait peur. Mais,

cette fois, j'avais le choix de faire des changements... ou alors m'en aller! J'ai choisi la première option. J'ai eu le soutien de la direction et des cheffes du moment pour faire évoluer notre manière de fonctionner, et de proposer à l'équipe des améliorations grâce à mon expérience londonienne: «rooming in», allaitement maternel adapté et, pour les accouchements, achat d'un Doptone et ensuite d'un CTG. Ce qui a créé des difficultés à certaines sages-femmes âgées! Alors, j'ai eu le feu vert pour engager de jeunes sages-femmes motivées pour me soutenir dans ma démarche.

Des formations et des congrès pour se motiver

Il a fallu beaucoup de patience et de persévérance, mais rien n'est jamais acquis! Je savais que j'étais sur le bon chemin, car j'ai alors suivi beaucoup de formations et suis allée à tous les congrès mondiaux de l'ICM pour me faire une idée de l'évolution de notre profession et la rapporter en Suisse. J'ai ainsi motivé mes collègues.

Mon objectif était de proposer des formations continues régulières pour toutes les sages-femmes du service. En même temps, des rencontres avec les autres maternités – y compris avec les pédiatres – pour améliorer nos prestations auprès des femmes étaient agendées. Les gynécos étaient partants pour autant que leur clientèle reparte satisfaite!

Par la suite, le fait d'avoir eu le privilège de participer aux différentes réunions ou assemblées générales de l'ICM et aux congrès a aidé les différentes associations membres à améliorer notre profession. Le code éthique, par exemple, ainsi que les différentes prises de positions qui furent régulièrement envoyés aux instances politiques fédérales et cantonales, ont pu donner des idées! Ainsi nous nous rendions compte de l'évolution de notre profession. A la FSSF aussi, dont je fus prési-



Photo: Gertrude Michel

dente durant plusieurs années. J'ai également siégé à différentes occasions à l'OMS avec mes collègues de la Direction de l'ICM et nous y avons collaboré à améliorer le sort peu enviable des femmes, des sages-femmes de certains pays.

La jeune génération est «super»!

Comme je l'ai déjà dit, je pense encore que la jeune génération est «super». Elles sont ouvertes à tout. Elles sont quelquefois un peu «tête en l'air». Elles sont ouvertes à tout et je suis très heureuse de leur nouveau statut de niveau HES. Elles sont très curieuses et prêtes à analyser leurs actions par la recherche. J'ai toujours soutenu mes jeunes collègues afin qu'elles puissent se profiler au sein de l'institution, et qu'elles pratiquent avec la passion qui les anime pour qu'elles puissent offrir à toute femme l'accouchement souhaité, tout en préservant la physiologie.

J'ai pu voir l'évolution de la profession en exerçant à domicile comme sage-femme indépendante.

Les femmes qui désiraient rentrer plus tôt à la maison après la naissance étaient découragées par certains pédiatres qui leur peignaient «le diable sur la muraille»! Par contre, déjà en 1999, le Prof. Hohlfeld proposait que les femmes puissent rentrer, par exemple, au bout de deux jours post-partum. Tout évolue lentement dans notre pays mais, à nous, de veiller à ce que les femmes, les couples la famille puissent continuer à recevoir des soins de qualité, malgré les changements qui se profilent pour l'an prochain (DRG).

Ce que j'aime à dire lorsqu'une étudiante ne sait pas encore tout: «On a le droit d'être jeune et de ne pas tout savoir. Et aussi d'être une ancienne et de ne pas tout savoir». Je pense que, dès le diplôme acquis, on a le devoir de transmettre son savoir à celles – ou ceux – qui vont prendre la relève et devenir les futurs super professionnels.

Avoir été un petit maillon dans la chaîne...

Je suis satisfaite d'être en 2010, malgré certaines exagérations en obstétrique, et de voir la satisfaction des femmes qui peuvent choisir leur mode de prise en charge et d'autres options. Et, cela me réjouit aussi d'avoir été un petit maillon dans la chaîne des progrès réalisés durant cette période active de ma vie de sage-femme. ◀

«Sage-femme durant 44 ans: Le métier dans la peau!»

En revenant sur les débuts de mon activité, je ne peux être que reconnaissante envers mes patrons, mes patientes et mes collègues qui m'ont permis d'acquérir une connaissance approfondie de l'obstétrique d'hier et d'aujourd'hui avec ses différentes facettes.

Rita Vuichard

diplômée sage-femme en 1966

Quelle expérience enrichissante! Pour essayer d'être efficace tout au long de ma carrière, il fallait s'adapter, se former, s'interroger, accepter la médicalisation des accouchements tout en étant à l'écoute des familles et en restant vigilante sur l'essentiel, c'est-à-dire permettre au couple de vivre la maternité avec confiance et sécurité. Avant tout, la naissance reste un acte physiologique.

Par vocation

Le choix du métier a certainement été dicté par vocation. Pour moi, une sage-femme mettait des bébés au monde et je me suis inscrite spontanément à l'école. Quelle joie

quand j'ai reçu une réponse positive! A cette époque, une sage-femme était une femme mûre avec une expérience de vie. Vu notre jeune âge, les conditions d'admission étaient différentes. Les sorties étaient permises jusqu'à 22 heures. Un cinéma peut-être, mais le sujet était choisi par la directrice. L'habillement ne correspondait guère à une jeune fille de 20 ans!

Nous étions six étudiantes dans une chambre à l'intérieur de l'hôpital, ce qui permettait de nous appeler pendant la nuit en cas de surcharge de travail. La devise était: «Une sage-femme doit être capable de se surpasser».

Les sens de l'observation, de l'écoute et du toucher étaient fortement renforcés durant la formation: il faut dire que

nous n'avions ni CTG ni US. La cornette en bois, nommée le «Pinard», était notre compagnon. Encore aujourd'hui, j'utilise d'abord mon sens de l'observation. Puis, le progrès technique me renforce dans mon intuition. Combien de nuits et de jours je suis restée assise dans une

chambre sans éclairage pour surveiller une éclampsie sous anesthésie péridurale posée par un gynécologue! Chaque bruit pouvait déclencher une crise! La mortalité maternelle et néonatale n'avait pas disparu: dure réalité pour une étudiante! Et nous n'avions pas de soutien psychologique!

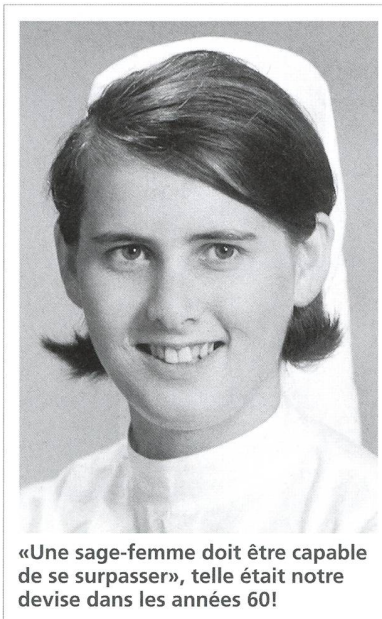
Les élèves sages-femmes sortaient avec les ambulances pour prendre en charge les femmes avec les pathologies. Une sortie m'est restée dans

mes souvenirs. En ayant fait le transfert d'une mère qui faisait une hémorragie post-partum, j'ai mis le placenta sur le toit de l'ambulance et, dans le stress, je l'ai oublié! Vous pouvez imaginer la suite...

Souvenirs de 1966

Pour prévenir les embolies, les mères étaient alitées pendant sept jours et le port d'un masque pendant l'allaitement (5 fois une demi-heure par jour) était obligatoire pour tout le monde. Les bébés n'avaient pas de chaleur maternelle. Le concert des pleurs de 23 heures à 6 heures du matin était habituel.

C'était aussi la période du choix d'un allaitement. Bien des paysannes avec dix



«Une sage-femme doit être capable de se surpasser», telle était notre devise dans les années 60!